

LE SORO OU RITUEL D'INITIATION DU COUPLE CHEZ LES FOULBE DU DIAMARÉ¹

ABDOULAYE OUMAROU DALIL
C.R.E.A., Yaoundé (Cameroun)

La façon de vivre des Foulbé sédentarisés du Diamaré² laisse apparaître, entre hommes et femmes, un clivage qui commence à prendre forme dès l'enfance, et dont les manifestations les plus évidentes sont : le logement séparé, le regroupement selon le sexe lors de différentes cérémonies, etc. Une des cérémonies où mari et femme se trouvent mis en présence est un rituel ancien qui ne manque pas d'originalité. En effet, le soro, habituellement connu comme étant une pratique de flagellation qui marque le passage de l'enfance à l'âge adulte chez les Peuls semi-

¹Le sujet de la communication nous a été suggéré par nos amis du Cercle de réflexion sur la culture peule, à Yaoundé, et particulièrement M. Garga Haman Adjii.

²Le Diamaré désignera ici toute cette partie de la province de l'Extrême-Nord que recouvrent les centres de Maroua, Bogo, Petté, Kalfou, Mindif, Doumrou et autres. Le temps, très limité, que nous avons consacré à cette enquête sur le terrain ne nous a pas permis de savoir avec certitude si ce rituel a été pratiqué par l'ensemble des Foulbé.

nomades¹ et nomades², consiste, ici, en un rituel d'initiation subi par le couple à son premier mariage.

Nous tâcherons, dans cette communication, de lever le voile sur ce rituel pratiquement inconnu des chercheurs qui ont travaillé dans la région³, en en décrivant les différentes étapes, pour tenter ensuite des interprétations, avec l'aimable concours de René DOGNIN dont nous publions le commentaire tel quel.

¹Marguerite DUPIRE a fait plusieurs fois allusion au *soro* dans *Peuls nomades* ; pour elle, cette pratique constitue un critère (parmi trois) de distinction entre d'une part les Peuls nomades (Mbororo) et de l'autre les Peuls sédentaires islamisés (Farfaru), ou Peuls semi-nomades.

²Plusieurs descriptions du *soro*-bastonnade, en particulier chez les Djâfoun nomades, ont été faites dont la plus ancienne, à notre connaissance, date de 1923 (voir notre bibliographie). Cette institution, qui s'étale sur plusieurs années, regroupe des adolescents et leur permet d'affirmer publiquement et symboliquement leur virilité au cours de bastonnades réciproques qu'ils se doivent de supporter imperturbablement. Au dernier *soro* qui marque son entrée dans le monde des adultes, le jeune homme se débarrasse de tous ses attributs féminins (habillement, tresses, parures) et se fait raser la tête comme à son "baptême".

³A l'exception de Paul et Myriam EGUCHI qui signalent son existence, le premier dans son article intitulé "The chants of the FulBe rites of circumcision", Kyoto University African Studies, vol. VIII, Kyoto, 1973, p. 226, et la seconde dans "Aspects of the life style and culture of women in the FulBe districts of Maroua", publié dans la même revue, p. 70. Voir également Nassourou SAIBOU, *Une crise paysanne dans le Nord-Cameroun : le cas des FulBe (Peuls)*, Thèse de 3^e cycle, Paris, E.H.E.S.S., 1984, pp. 31 à 35.

I. Le déroulement du soro

Le **soro** est une très vieille coutume qui était pratiquée récemment encore par les différentes fractions peules du Diamaré : Ba'en, Juba'en, Keesu'en, Mawndi'en, Nara'en, Taara'en, Yillaga'en. Il a lieu le soir du troisième jour qui a vu la mariée gagner le domicile conjugal, c'est-à-dire avant la consommation du mariage car, jusque là, les plus importantes cérémonies nuptiales se sont déroulées hors de la présence des principaux intéressés. le jeune homme (18 ans environ) et la jeune femme (13 ans environ) doivent en être à leur premier mariage (**koowawal**).

Les participants au **soro** sont : d'une part, les deux époux et leurs parrains (appelés ici **baaba'en**, littéralement "pères"), le jeune homme ayant pour parrain l'homme du village le plus anciennement initié au **soro** et la jeune femme, celui qui vient immédiatement après ; d'autre part tous les autres hommes - rien que les hommes - du village et des villages voisins, ainsi que les invités formés des représentants des différentes fractions peules, tous déjà initiés (**soraabe**).

I.1. Les préparatifs

Généralement, tous les autres participants, par le biais du "téléphone arabe", sont au courant de l'organisation d'un **soro** dès lors qu'un mariage de ce type est célébré ; toutefois, pour ménager leur susceptibilité, amis et parents du jeune marié prennent tout de même la précaution de les prévenir de bouche à oreille.

Tout commence le soir au coucher du soleil (vers 18h30) par un grands repas offert à tous les participants (sorooŋe), excepté aux jeunes mariés néanmoins représentés par leurs parrains. L'on fera remarquer que le jeune époux habite depuis trois jours chez un de ses camarades (de la même classe d'âge) et que la jeune mariée est recluse dans sa case en compagnie des demoiselles d'honneur (hamŋe). Dans la journée, la famille du marié a pris soin d'égorger, en l'honneur des invités, un taureau dont la moitié sera préparée en sauce pour accompagner la boule de mil (nyiiri) et l'autre moitié sera grillée. En fin de repas sont distribués les gâteaux de mil et autres friandises qui avaient été apportés à l'arrivée de la mariée.

Au moment où ce banquet tire vers la fin (il est à peu près 20h30), les deux parrains, chacun de son côté, discrètement, vont chercher les jeunes époux pour les entraîner à travers champs vers le lieu, déterminé à l'avance, en brousse, où se déroulera la cérémonie.

Le repas achevé, les autres participants ratissent la brousse environnante pour tenter de les rattraper avant qu'ils ne parviennent à l'endroit, situé à quelque distance du village. Le premier à le faire lance un cri de ralliement, ce qui permet à ses compagnons d'accourir rapidement. On cherche alors à battre avec des verges¹ les

¹Ce sont soit des branches de *dundeehi* (*Ficus platyphylla* Del. - Moracées), soit des racines de *gawari* (*Acacia scorpioides* L. - Mimosées), *ŋooji* (non identifié) ou *buski* (*Combretum* sp. - Combretacées), soit de simples

deux jeunes époux tandis que leurs parrains tâchent de s'y opposer.

Si les poursuivants ne parviennent pas à les rattraper, ils se fustigent entre eux en s'administrant les coups destinés aux jeunes époux, avec cette différence que ces coups sont limités aux membres inférieurs (des genoux jusqu'aux pieds). Mais ces coups ne sont pas distribués au hasard : chacun ne peut battre que ceux qui sont moins anciens que lui dans le *soro* et ne reçoit de coups que de ceux qui sont plus anciens. C'est-à-dire que le plus ancien dans le *soro* peut battre tout le monde tandis que le plus récemment initié est battu par tout le monde, selon le principe du "peck order" (l'ordre du coup de bec) si cher à l'anthropologue américain HERSKOVITS¹.

Finalement, les uns et les autres arrivent tant bien que mal à gagner l'endroit où va se dérouler la cérémonie. Il est 22 h environ.

I.2. La cérémonie (sorordu)

Constituée de trois temps forts, la cérémonie, qui se déroule dans un endroit assez dégagé mais que ne vient éclairer aucune lumière hormis la lune lorsqu'elle apparaît, dure entre trois et cinq heures.

bâtons entourés de corde tressée.

¹M.J. HERSKOVITS, *Les bases de l'Anthropologie culturelle*, Paris, Payot, 1952, pp. 23-25. C'est également René DOGNIN qui nous a signalé cette analogie.

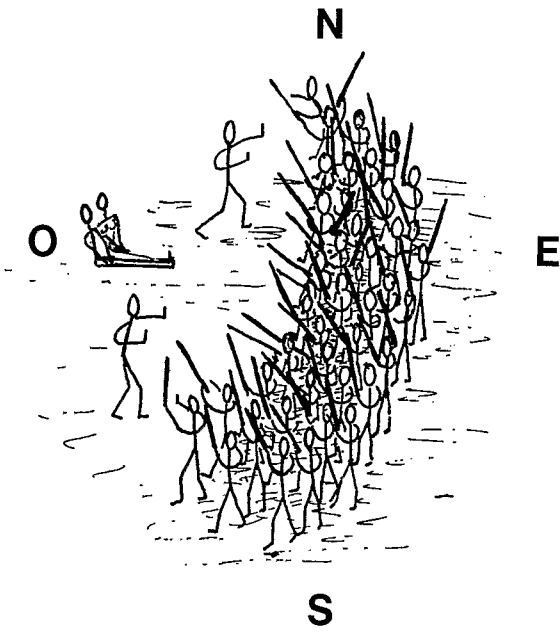
I.2.1. La danse des sorooë

A présent, leurs parrains invitent les deux jeunes mariés à se dévêtir. La jeune femme, souvent encore une enfant, se met totalement nue, et le jeune homme cache son sexe sous un morceau d'étoffe. On les fait asseoir tous deux par terre à un bout de l'aire de jeu, l'un à côté de l'autre, épaule contre épaule, la jeune femme à la gauche de son mari. Ils font face à l'Est, les jambes jointes et allongées, les mains serrées entre les cuisses, la tête baissée. Immédiatement devant eux se placent leurs parrains respectifs, et ce groupe de quatre personnes fait face à tous les autres participants, massés sur plusieurs rangs - ils peuvent être une centaine - et tenant dans la main le bâton dont ils se sont déjà servi et vont continuer à se servir toute la nuit.

Commence alors pour les sorooë une danse, sans accompagnement musical, pendant laquelle les vagues d'hommes armés de bâtons arrivent successivement au contact des parrains qu'ils cherchent à déborder pour atteindre les jeunes époux assis derrière. Arrivés à proximité, ils leur donnent des coups de baguette, au petit bonheur, sur le crâne, les épaules, le dos, les jambes, tandis que leurs parrains font tout leur possible pour dévier ces coups et les en protéger. Pendant qu'on cherche à frapper les jeunes époux, on peut également donner des coups aux autres participants à la manière décrite plus haut.

Cette partie, qui dure environ une demi-heure, peut être reprise, selon le même schéma, au gré des participants, après une pause.

figure 1

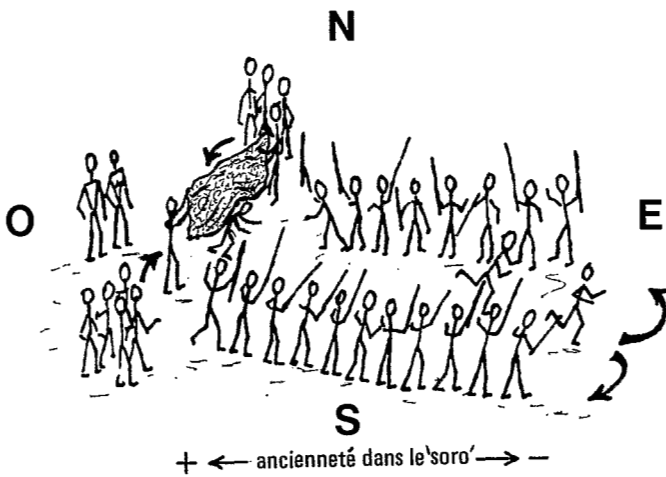


1.2.2. L'épreuve des coups de fouet

Maintenant, les jeunes époux se trouvent toujours assis par terre, leurs parrains empoignent chacun un bout du pagne de la jeune femme et le tendent entre eux verticalement. Chaque participant, passant entre le couple et l'écran formé par le pagne, doit contourner les parrains par derrière pour revenir se placer devant eux après être passé sous le pagne. Deux files indiennes sont ainsi formées qui ne l'ont pas été au hasard : les premiers à passer sous le pagne, et donc à se ranger immédiatement devant l'un des parrains, sont les plus anciens dans le *soro*, les derniers, les plus récemment initiés. Au fur et à mesure que les deux files s'allongent, les hommes déjà rangés, au passage le nouvel arrivant avec leurs baguettes puis, à leur tour, ceux qui viennent d'être battus prennent place à l'extrémité d'une des files et battent ceux qui passent devant eux dans la haie vivante ainsi formée. Les jeunes époux - le mari en premier - seront les derniers à passer, et ce sont donc eux qui reçoivent le plus grand nombre de coups. Ils subissent même un sort particulier puisqu'ils doivent passer à trois reprises entre les *soro* et donc par trois fois être roués de coups. Les seuls à ne pas passer dans le "couloir", et donc à ne pas être battus, sont les deux aînés dans le *soro*, c'est-à-dire les parrains. Quand l'un ou l'autre conjoint émerge à son tour du pagne, ils lui conseillent de raser de très près une rangée donnée pour que la puissance du coup soit atténuée, les uns parce que leur champ

d'action est réduit, les autres parce que, au contraire, leurs baguettes atteignent à peine la cible.

figure 2



Pendant cette épreuve, comme durant toute la cérémonie, l'attitude des jeunes époux est observée avec attention. La moindre défaillance de leur part serait relevée, plus particulièrement chez le jeune homme qui ne doit ni ouvrir la bouche de la soirée, ni encore moins gémir. Cette avalanche de coups doit donc être supportée avec la plus grande indifférence : marcher sans se hâter en défiant les coups qui pleuvent est généralement bien vu. Si, par malheur, un coup plus brutal lui arrachait un gémissement, il deviendrait désormais un objet de risée, et sa renommée serait ternie à tout jamais. Et si, par extraordinaire, il perdait contenance et s'enfuyait, il devrait s'exiler.

Quand prend fin cette bastonnade - dont l'intensité dépend de chaque participant -, les parrains font asseoir les jeunes époux, toujours nus, à l'opposé de l'endroit où ils étaient assis auparavant, et cette fois face à l'Ouest. Après quoi, on assiste à une mêlée générale au cours de laquelle tous les participants se mettent à se fustiger entre eux selon la même règle (avec quelques exceptions que permet le désordre dans lequel il se déroule), les jeunes époux étant cette fois épargnés.

I.2.3. Les conseils au couple

La nuit tire vers sa fin. Après cette mêlée générale qui marque la fin des épreuves physiques du *soro*, c'est le moment pour chacun - et principalement les *baaba'en* - de venir trouver les jeunes époux et de leur prodiguer menaces, recommandations et conseils relevant de la

pulaaku sainement comprise. A la jeune femme, on recommandera de bien aider sa belle-mère dans ses travaux, on la menacera de lui faire subir à nouveau l'épreuve de la bastonnade si elle fait la moindre fugue¹, bref défilera tout le code de la société patriarcale peule musulmane où les femmes ont plus de devoirs que de droits. Quant au mari, il se verra rappeler qu'il est maintenant un homme accompli, tout comme son père, avec tout ce que cela implique de responsabilités aussi nouvelles que lourdes qu'on énumérera, d'égards et de respect envers les anciens, en particulier les aînés dans le soro.

I.3. Le retour au village

On est déjà presque au matin. Les deux conjoints sont autorisés à se rhabiller, et tout le monde se met en devoir de regagner le village où l'on arrive à l'aube. Pendant le trajet du retour, les parrains obligent la jeune femme à porter - ou à tenter de porter - son mari sur le dos, puis celui-ci doit porter à son tour sa femme, et tous deux arrivent, assurément épuisés par cette dernière épreuve, au domicile conjugal qui est généralement une case (suudu dans la demeure (saare) des parents du jeune homme.

Une fois arrivés dans la case avec seulement leurs parrains et quelques intimes du mari (trois au maximum), un dernier rituel - dont les parrains

¹C'est là une façon de manifester son mécontentement vis-à-vis du mari. La femme peule du Diamaré use beaucoup de ce moyen de pression.

sont encore les ordonnateurs - attend les conjoints. A la jeune mariée, on remet une minuscule braise avec laquelle elle se doit d'allumer le foyer. Quant au mari, il se couche sur le dos et il lui est demandé de compter les branches tressées qui forment les cercles horizontaux reliant la charpente du toit à la case (**b i l o r d i**).

Après que ces dernières épreuves aient été accomplies avec succès par le couple, on soulève les jambes du mari - toujours étendu sur le dos - et on les dépose sur celles de son épouse à qui on enjoint de les masser et par la suite de lui oindre de beurre tout le corps. On peut également ordonner à la femme d'apporter de l'eau à boire à son mari. Puis on les laisse seuls. Alors commence la vie commune du couple dont c'est souvent le premier contact intime.

ADDENDA : Si un jeune homme, à son premier mariage, épousait une femme qui avait déjà été mariée, donc initiée, il pouvait demander à être initié à son tour et sa participation asymétrique était réglée de la façon suivante : il profitait de l'occurrence du premier **soro** qui se présentait pour demander aux parrains des jeunes époux la faveur d'y prendre part à leurs côtés. Il était alors placé à la droite du marié dans toutes les opérations et subissait le **soro** en même temps que lui avec le même parrain. le verbe alors utilisé est **folago**, et lorsque X a subi le **soro** sous le couvert de Y, on dira : "X folake Y".

II. Essai d'interprétation du soro

L'hypothèse la plus séduisante et la plus facile à émettre consisterait à voir dans le soro une juxtaposition de deux rites anciens que l'on retrouve tous les deux chez les Peuls restés nomades : d'une part, l'institution de la bastonnade à laquelle les sédentaires auraient apporté la dimension hiérarchique illustrée ici par l' "ordre du bec" (par opposition au principe de la réciprocité-égalité qui sous-tend l'institution originale) ; d'autre part le rituel - très ancien - de l'accouplement public¹ lors de grands mariages, symbolisé ici par la nudité du couple (son caractère insolite, face à un public habillé et dans

¹BRACKENBURY en fait la description suivante : "A great meeting of Bororo is held in a part of the bush far from any village ; bulls are killed and a great feast takes place, accompanied by much dancing and drumming. An open space is cleared, and in the centre a post of wood about five feet high is placed. To this the bride, with her hair carefully braided and decorated is taken. She wears a small skirt only. The bridegroom is brought along with much drumming and stripped naked. The bride stoops over the post, supporting herself on her hands with her back to the bridegroom. Her mother lifts up the bride's skirt, saying to the bridegroom, "Do not miss me", to which he replies, "I will not".

He then has intercourse with the bride publicly, à tergo. He is next congratulated by the assembled crowd with much rejoicing". Puis il ajoute : "The Bororo frequently deny that this extraordinary custom is practised, but one of my informants has actually seen it takes place near Galim in the Cameroons, and has also seen preparations made for it in the Lala country" pour préciser : "Other Bororo admit that this custom was ancient but no longer used". (BRACKENBURY 1923-1924 : 275).

un milieu islamisé, est évident) ainsi que par le portage des conjoints l'un par l'autre.

Cette juxtaposition de deux rituels est d'autant plus apparente qu'aussi bien avant l'arrivée à l'endroit prévu qu'à la fin des épreuves physiques qui se sont déroulées en brousse, survient une "mise à l'écart" des principaux intéressés par les *sorooba* qui se retrouvent entre eux pour interpréter ce qui équivaut à la première et à la deuxième partie du *soro*-bastonnade (avec, en prime, une entorse au "peck-order", ce qui nous rapproche du principe de la réciprocité).

Mais d'autres interprétations peuvent être tentées. Voici celle de René DOGNIN :

"Le rituel commence, avec le début de la nuit, après un repas dont sont exclus les jeunes époux qui n'appartiennent pas encore au monde des adultes, composé de chefs de famille mariés, avec ou sans progéniture. Mais leurs parrains (*baaba'en*) y participent car ce sont eux qui vont les y faire naître. C'est d'une naissance "sociale" et non biologique qu'il s'agit et les accoucheurs dans ce monde sont les "pères", comme les femmes sont les accoucheuses dans le monde biologique. Tous les hommes du village qui ont subi le *soro* participent donc à ces agapes, les *baaba'en* d'aujourd'hui comme les *baaba'en* de demain, et aucune femme, parce que le *soro* est une affaire d'hommes.

Le *soro* commence au début du nychthémère, qui coïncide aussi avec le jour peul. La nuit étant la première partie du jour, le début de la nuit est doublement féminin en tant qu'il est le début du commencement. Il est aussi placé sous le signe de la confusion, et tout se passe en effet dans le plus grand désordre : à la faveur de l'obscurité, les parrains vont chercher les jeunes époux et s'enfuient avec eux vers un lieu situé en brousse,

à une demi-heure de là ; lieu retiré mais vaguement connu des autres hommes qui partent à leur tour et tentent, malgré la nuit, de les rattrapper. Certains y parviennent et les coups pleuvent. Les autres échangent des coups entre eux selon une distribution qui peut s'écarter de la règle.

Cette règle apparaît avant tout comme la règle d'ancienneté qui marque les rapports anciens/cadets ou pères/fils : chaque ancien est le cadet des autres anciens jusqu'à être à son tour le plus ancien ; le dernier cadet deviendra vite l'ancien d'un nouveau cadet. Les femmes ne jouent pas de rôle dans la règle si ce n'est d'être associées au cadet impétrant. Cette règle a choisi de se manifester dans le *soro* par une distribution de coups de bâton, le coup de bâton étant ici le symbole du pouvoir fixé par la règle d'un aîné sur ses cadets, d'un père sur ses fils. Ces coups de bâton sont symboliques, et la force plus ou moins grande avec laquelle chacun les administre n'est pas fixée par la règle, qui n'est donc pas transgressée par les vengeances personnelles assouvies sous son couvert. Ce qui compte, par contre, c'est la soumission et l'indifférence avec laquelle ils doivent être supportés par tous les acteurs, aussi bien les anciens que le nouveau cadet et son épouse. S'écarter de cette attitude revient à s'écarter de la loi.

Tous les participants sont enfin arrivés au lieu convenu. Les jeunes époux sont invités par leurs "pères" à se mettre nus, comme à leur premier jour, et à s'asseoir face à l'Est, face au début des choses. La nudité du jeune couple est symbole de cet état de vie organique qu'ils vont bientôt dépasser pour accéder à la vie sociale. Leur position assise, alors que tous les autres participants sont debout, est aussi symbole, celui de la position inférieure qu'ils vont abandonner ; la tête baissée est le signe de la soumission totale à leurs "pères", les bras ramassés et les mains coincées entre les cuisses sont une défense contre

les gestes réflexes qu'ils ne pourraient maîtriser.

La danse des hommes commence, sans instruments, sans voix concertées. Les émissions gutturales qui en tiennent lieu mimentelles les gémisséments et les plaintes rythmées d'une femme en train de mettre au monde ? On peut le supposer, d'autant que les hommes montent vers le couple, débordent les parrains et portent aux deux jeunes gens des coups qu'ils reçoivent sans broncher. L'accouchement social a commencé. Il va durer une demi-heure.

Puis les parrains tendent entre eux le pagne qui vêtail la jeune épouse. Qu'il ait été choisi de préférence au *dawrawol* du jeune homme n'est pas indifférent. Cette étoffe féminine figure ainsi les portes qu'il va falloir franchir pour accéder au monde des adultes pleinement responsables, à l'ordre social.

Tous les participants, sauf les parrains qui tiennent l'étoffe, vont alors en passant sous le pagne, puis en s'alignant au bout d'un long couloir hérissé de coups de bâton, affirmer symboliquement leur place dans la hiérarchie du *soro* qui est aussi celle des anciens : recevoir peu de coups mais en donner beaucoup signe un statut très élevé ; à l'inverse, subir une avalanche de coups et ne pouvoir en donner que quelques-uns marque une intégration récente dans la hiérarchie du *soro*.

Vient enfin le tour des jeunes époux. A eux de franchir le pagne et de prendre place dans la hiérarchie du *soro*. Le tunnel est alors très long, une trentaine de mètres si les participants sont une centaine. Les coups pleuvent mais ils ont changé, si l'on peut dire, de nature : l'ordre rigoureux qui préside maintenant à leur distribution s'oppose au désordre dans lequel ils ont été précédemment assénés. La brimade s'est muée en distinction. Ces derniers coups assignent au jeune homme et à sa femme dans la hiérarchie du *soro* un grade qui, pour être le plus bas, n'en est pas moins le signe de leur intégration. Avec l'âge, le

jeune époux remontera ce tunnel d'honneur palier par palier pour finir par être un jour le plus ancien et l'un des parrains d'un autre couple. En attendant, il doit avec sa femme le parcourir trois fois, contrairement aux autres participants du *soro* qui ont déjà leur place et n'y passent qu'une fois : cette répétition est signe par elle-même de l'accès à un nouveau statut, et le nombre trois, souvent employé dans la culture peule pour marquer des changements d'état, n'intervient ici qu'en renfort.

Après quoi, les parrains font asseoir les jeunes gens à l'autre bout du tunnel, mais face à l'Ouest, orientation masculine qui contraste avec celle du début de l'épreuve. Ils sont nés au social et le tunnel se défait, tous les participants, les parrains exceptés, venant devant le jeune couple lui interpréter une dernière fois la hiérarchie du *soro* en se donnant des coups selon la règle.

Maintenant qu'ils appartiennent au *soro*, il peuvent comprendre la parole et ce n'est plus de mauvais coups mais de bonnes paroles dont chacun, à son tour, va les abreuver, les paroles de la loi peule. Puis leurs parrains les autorisent à se rhabiller. Tout le monde rentre chez soi, mais une dernière épreuve attend les jeunes mariés :

Ils doivent rentrer en se portant l'un l'autre, la jeune femme d'abord, et ensuite le mari parce qu'il est plus fort et sa charge plus légère. Les parrains disent : *debbo, waawu gorko ma* (femme ! porte ton mari), et réciproquement. C'est la table des matières du devoir conjugal : maintenant, il s'agit d'engendrer.

Après, dans la case, chacun fait les gestes symboliques qui disent que l'épouse est la maîtresse du foyer et la responsable du bien-être de son mari, lui-même responsable du saré.

On est alors au tout début de la journée : la nuit s'est achevée sur la deuxième partie, masculine, de la première moitié, féminine, du jour."

Ainsi donc, le retour au village signe une nouvelle naissance et marque le retour à la culture d'un couple que la société a pu, dans la nature, modeler en référence avec ses "archétypes mythiques et sacrés", pour reprendre les termes de Louis-Vincent THOMAS.

En définitive, le *soro* permet de se retremper aux sources anciennes et éternelles de la *pulaaku*. Aujourd'hui pratiquement disparu, il apparaît comme l'un des derniers traits d'union qui relie le Peul du Diamaré à son passé anté-islamique. D'où son attrait aux yeux des Peuls de brousse qui sont restés très attachés à sa pratique, laquelle s'est toujours heurtée à l'Islam et à l'hostilité des marabouts vis-à-vis de ce rite taxé de païen. Et NDOUDI OUMAROU n'a pas tort, parlant du *soro* des nomades, de souligner que "chaque fois que s'ouvre une école coranique, c'est un peu de ce *soro* qui disparaît"¹.

Remarques

Il est assez difficile de comprendre toutes les affirmations relatives à la sexualisation (masculin/féminin) du temps et de l'espace sans un certain nombre d'éclaircissements préalables. Mais DOGNIN nous annonce pour très bientôt un ouvrage sur le sujet.

Par ailleurs, la comparaison entre les émissions gutturales des *soro* et "les gémissements et (...) plaintes rythmées d'une femme en

¹H. BOCQUENE, 1986, p. 191.

train de mettre au monde" est assez gênante : toute l'éducation de la jeune fille peule est orientée vers ce moment capital de l'accouchement, au cours duquel elle doit faire preuve de stoïcisme en évitant de pousser la moindre plainte, au risque de devenir objet de risée, tout comme le jeune homme vit dans la même hantise, par rapport à la circoncision.

ABDOULAYE OUMAROU DALIL

“Le *soro* ou rituel d’initiation du couple chez les Foulbé du Diamaré”

Résumé

Organisé à l’intention du couple à son premier mariage, le *soro* des Foulbé du Diamaré est un rituel d’initiation qui se déroule de nuit, hors du village, selon un ordre précis : danse des *soroobe*, passage sous le pagne, conseils, autant d’épreuves physiques et morales. Qu’il soit une juxtaposition d’anciens rites païens ou un simple rite de passage au cours duquel la société cherche à mouler le couple à ses normes, le *soro* ne manque certainement pas d’originalité.

Abstract

The *soro* of the Fulani of Diamare is an initiation rite which takes place on the occasion of a couple’s first marriage. It is performed at night, away from the village, and follows a strict order of activities, including the *soroobe* dance, passing beneath a loin cloth, and the giving of advice; in this way, the couple undergo both physical and moral testing. The *soro* shows much originality, whether it stems from ancient pagan rites or is simply a rite of passage through which society attempts to mold a couple to its norms.

BIBLIOGRAPHIE

- BOCQUENE H., 1986, *Moi, un Mbororo : Autobiographie de Oumarou Ndoudi, Peul nomade du Cameroun*, Paris, Karthala, 177-192.
- BRACKENBURY E. A., 1923-24, "Notes on the 'Bororo Fulbe' or Nomad 'cattle Fulani'", *Journal of the African Society*, XXIII (89), 208-217, 271-277.
- DOGNIN R., 1975, "Sur trois ressorts du comportement peul", *Pastoralism in Tropical Africa* (Th. MONOD ed.), Published for the I.A.I. by Oxford University Press, London, Ibadan, Nairobi, 298-321.
- DUPIRE M., 1962, *Les Peuls nomades*, Paris, Institut d'Ethnologie.
- EGUCHI M.J., 1973, "Aspects of the life style and culture of women in the FulBe districts of Maroua", *Kyoto University African Studies* 8, 17-92.
- EGUCHI P.K., 1973, "The chants of the FulBe rites of circumcision", *Kyoto University African Studies* 8, 205-231.

- PFEFFER G., 1936, "Die Djafun-Bororo, ihre Gesellschaft, Wirtschaft und Sesshafturderung auf dem Hochland von Ngaundere", *Zeitschrift für Ethnologie* 68, 150-196.
- REED L.N., 1932, "Notes on some Fulani tribes and customs", *Africa* V (4), London, 422-454.
- SAINT CROIX (de) F.W., 1972, *The Fulani of Northern Nigeria : Some General Notes*, Gregg International Publishers Limited. [1ère éd. : Lagos, 1945]
- SAIBOU N., 1984, *Une crise paysanne dans le Nord-Cameroun : le cas des FulBe (Peuls)*, Thèse de 3è cycle, Paris, E.H.E.S.S.
- THOMAS L.V., 1973, "L'être et le paraître : essai sur la signification de l'initiation en Afrique noire", *Fantasme et Formation*, Paris, Dunod.
- VAN GENNEP A., 1909, *Les rites de passage*, Paris, Librairie critique.
- VIEILLARD G., 1932, "Notes sur deux institutions propres aux populations peules d'entre Niger et Tchad : le soro et le gerewol", *Journal de la Société des Africanistes* 2 (1), 85-93.